

Jardins dans un quartier résidentiel spontané

Jardin et paysage vernaculaire

La lecture interprétative de jardins domestiques que nous proposons dans les lignes qui suivent s'inscrit dans la question plus générale de la signification sociale des paysages vernaculaires offerts aux yeux de tous, au passant, à tout un chacun, c'est-à-dire au public. Ces paysages qui sont composés de maisons ordinaires, de rues modestes, de jardinets sans prétention, de clôtures et de lampadaires divers, et dont

1. Vue sur la baie



l'essence est aussi traduite par les rythmes et les rites de leur usage social sont faussement simples. Derrière le sentiment de l'ordinaire qui nous semble hâtivement résumer les choses, nous pressentons mille intentions individuelles précises, mille actions complexes orientées vers un but privé.

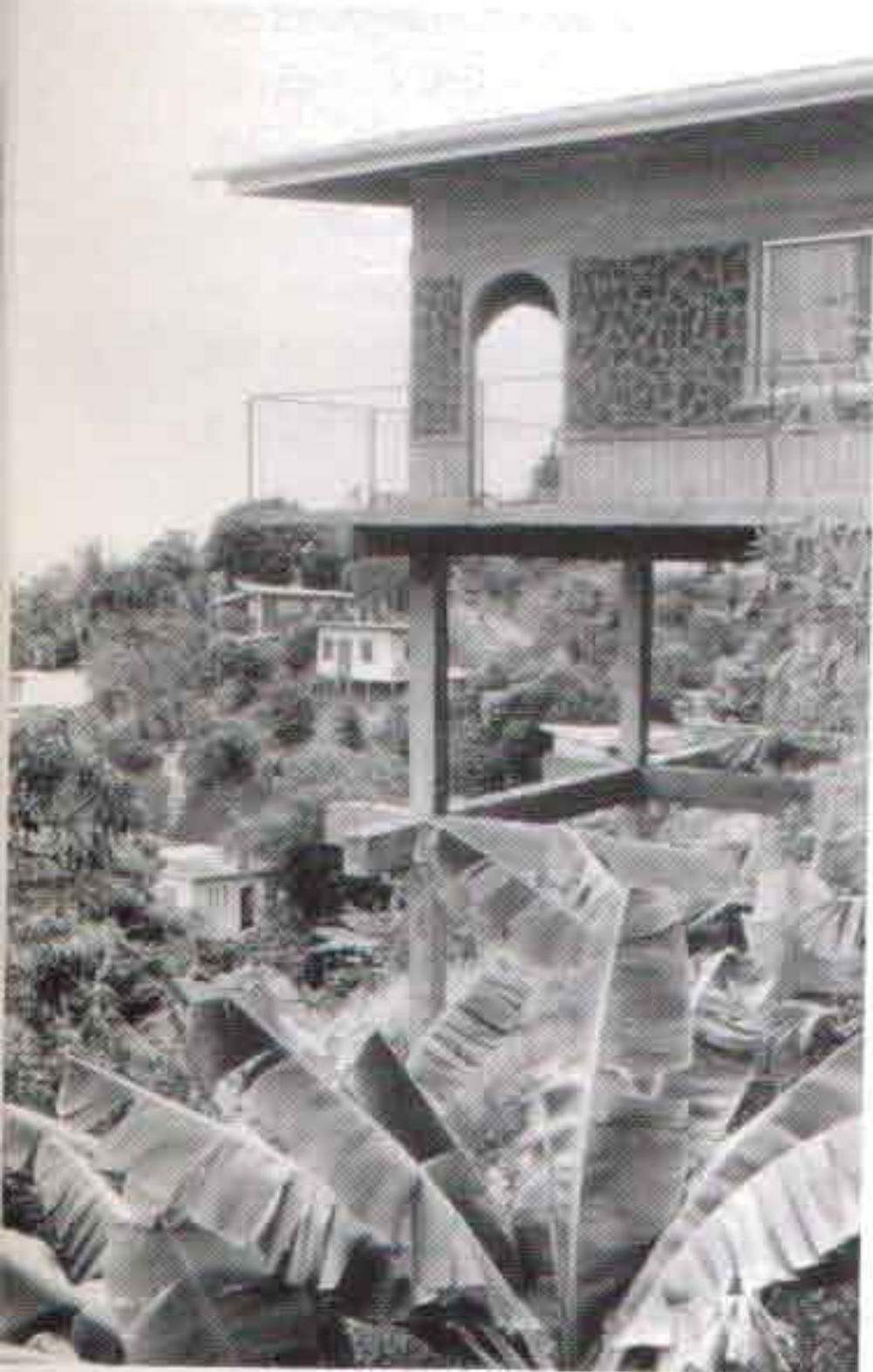
Elle s'inscrit également dans la tradition des récits impressionnistes, qui posent alors comme une source et une base légitimes d'exploration des associations spontanées que nous effectuons entre ce que nous voyons et ce que nous comprenons du paysage, c'est-à-dire entre la perception immédiate, ordinaire, et le sens social et symbolique des objets qui s'offrent à nous. Exploration d'impressions : ces termes résument la prudence de notre approche, qui suggère des interprétations plutôt qu'elle ne les affirme, et qui restera donc dans l'ordre et le registre de l'esquisse.

Pour ce faire, nous avons choisi le jardin domestique sur rue parce qu'il est l'espace privilégié d'exercice de ces intentions et de ces actions. Il est aussi situé à l'articulation même de la relation entre le dedans et le dehors. Comme la maison, c'est un lieu enclos où se déploient un large éventail d'activités de mise en ordre et de qualification du lieu. Comme la rue, il est un paysage appropriable par le regard. C'est pourquoi il joue un rôle particulier dans les paysages vernaculaires : tendu entre l'expression publique de buts privés et soumis à une évaluation publique fortement limitée par la conscience qu'il s'agit d'un lieu privé, le jardin résume la dialectique même du masque et de l'identité de l'habitant.

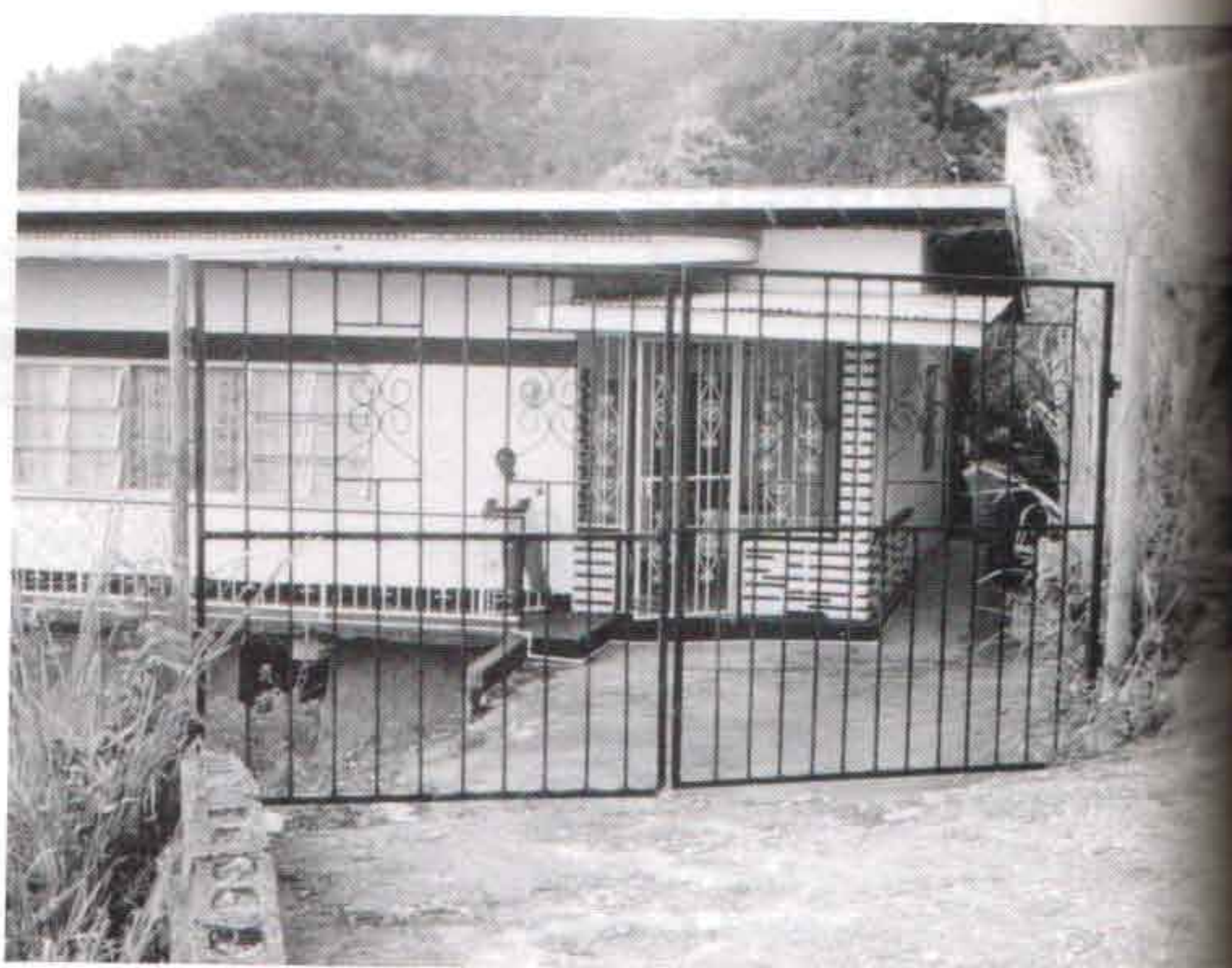
Les jardins domestiques dont nous parlerons sont situés dans le quartier résidentiel appelé Dundonald Hill à Port-of-Spain, Trinidad. Ce quartier est à l'origine ce qu'il est convenu d'appeler pudiquement une *installation humaine spontanée*, ou *squatter settlement* mais il est loin d'avoir aujourd'hui l'apparence d'un bidonville. Certes, quelques très modestes et primitives cabanes subsistent ou même sont en cours de construction ici et là (illustration n° 1), mais ces poches de grande pauvreté contrastent avec l'expression presque généralisée d'une aspiration à l'habitation petite bourgeoise. Dundonald Hill est donc une installation humaine illégale, vieille d'une trentaine d'années. Son profil économique reste bas (illustration n° 2), tandis que son profil démographique se focalise



2. Modestes maisons et jardins



3. Maison haut perchée dans la verdure



4. Hautes clôtures sur rue dominante



5. Égout à ciel ouvert



6. Rue asphaltée : situation dominante



7. Garage et boutique : modestes commerces

autour de deux groupes ethniques : les noirs, majoritaires, et les trinitadiens originaires de l'est du continent indien.

Situé sur les pentes abruptes de Port-of-Spain, Dundonald Hill jouit de vues panoramiques sur la ville et sa baie. Bien qu'ancien, et étendu quasiment jusqu'au sommet des pentes, le quartier continue à être bâti de maisons individuelles. La beauté du site et des vues, l'abondante végétation tropicale (illustration n° 3), le caractère très orné de nombreuses façades, la taille importante de beaucoup de maisons, et le nombre impressionnant de hautes clôtures métalliques autour des maisons d'apparence

plus cossue (illustration n° 4) font brièvement illusion sur le caractère globalement modeste du quartier. Trois rues seulement, en pente raide et peu praticables lui donnent accès, l'érosion des pentes est évidente, les eaux usées courent dans des égouts à ciel ouvert, (illustration n° 5) un très grand nombre de maisons ne sont accessibles qu'à pied.

La topographie du quartier et la localisation des trois routes affectent de manière décisive l'implantation des maisons et celle des jardins, et, par extension, toutes les expressions particulières de la dialectique entre le dedans et le dehors que nous rencontrons sur le site. D'une manière générale, les

maisons sont bâties soit sur des parcelles dominant la route (illustration n° 6), en contrebas de la route, ou entre les routes, c'est-à-dire qu'elles sont dans ce dernier cas accessibles à pied.

Ces facteurs s'ajoutent à ceux de nature économique et ethnique pour former un ensemble de circonstances difficiles, qui font de la construction d'une maison à Dundonald Hill une épreuve et un long processus à la fois physique et psychologique. Cet aspect des choses est d'autant plus important que la maison est bâtie, à Dundonald Hill comme dans la plupart des installations illégales, progressivement, au fur et à mesure de l'évolution de la situation économique de chaque famille. Le quartier possède quelques boutiques et services et une vie communautaire organisée. (illustration n° 7)

Enfin, après plus de trente ans d'existence, le quartier a ses propriétaires et ses locataires bien installés, qui voient avec de nouveaux venus. La *régularisation*, et donc la reconnaissance légale et la légitimation sociale du quartier, sont en cours d'examen par les autorités municipales.

C'est sur ce fond de paysage physique et social que nous abordons ici la lecture des jardins domestiques, lecture qui est celle même des gestes nombreux et persévérants qui conduisent à la production d'un paysage culturel qui à la fois remplit les besoins immédiats de l'habitant, favorise l'expression de son attachement au lieu, et révèle une vision de son avenir.

Jardin naturel, jardin domestique, jardin de substitution

Dundonald Hill est, pour reprendre le jargon utilisé sous nos cieux, *un quartier vert*, moins du fait du travail soutenu de l'homme que de celui du climat local (illustration n° 8). Le paysage verdoyant réserve des surprises jusqu'au sommet des pentes : la paroi d'un ravin utilisé comme décharge publique est couverte de somptueuses fleurs jaunes, un grand arbre couvert de fruits s'épanouit au milieu d'un terrain qui semble à l'abandon. Des images de jardins naturels, qui n'exigent ni peine ni travaux, apparaissent spontanément au visiteur. Cette luxuriance et cette abondance semblent rassurants

comme autant d'adoucissements de situations qu'on sait pourtant être difficiles.

La fragilité et le caractère trompeur de ce jardin naturel sont rendus plus évidents par la proximité, et le grand nombre de jardins domestiques sur rue. Dans ces jardins prévalent un soin extrême, une recherche d'un ordre personnel et une esthétique que l'on retrouve communément ailleurs, par exemple, dans les jardins entourant les maisons individuelles des quartiers résidentiels de classe moyenne en Europe.

En effet, si, comme tous les jardins domestiques, les jardins de Dundonald Hill sont une traduction particulière de la dialectique entre le dedans et le dehors, cette traduction s'opère à partir d'intentions que l'on retrouve fréquemment en France, par exemple.

La première de ces intentions, la plus évidente et la plus familière, est celle du prolongement du chez-soi en dehors des limites physiques de la maison proprement dite. S'il est de l'ordre du privé, le jardin diffère cependant considérablement de la maison en ce qu'il n'est généralement pas entièrement soustrait au regard du passant et qu'il fait l'objet de soins semblables à ceux réservés au salon dans une maison. Comme la maison, le jardin est en France comme dans le cas qui nous occupe ici, signifié par ses limites, sa clôture et sa porte qui remplissent principalement, grâce à la recherche esthétique qu'ils révèlent, leurs dimensions souvent modestes, la facilité de leur franchissement par les visiteurs potentiels, une fonction symbolique de qualification du dedans par opposition à la relative neutralité du dehors.

À Dundonald Hill cependant, la fonction de ces éléments est souvent plus complexe dans la mesure où de nombreuses clôtures s'élèvent très haut, parfois au-delà de deux mètres (illustration n° 4). En dépit de leur caractère orné, l'impression d'une clôture de prison est donnée par le soin même avec lequel elles entourent la maison. Dans certains cas plus isolés, cette image s'impose de manière insistante : clôtures de métal plein surmontées de fils barbelés, éclairage intimidant au-dessus des angles de la maison, tout semble dire la crainte et la mise à distance d'un monde perçu comme hostile.

Au-delà des manières individuelles des habitants de vivre leurs relations à son quartier, une



8. Un jardin naturel ?

hypothèse émerge concernant Dundonald Hill en particulier, qui lie ces comportements à plusieurs facteurs. Le premier est probablement de nature économique. Comme dans d'autres contextes culturels, où le fait d'élever de hauts murs autour de son domaine est le fait des classes possédantes, il y a corrélation apparente, à Dundonald Hill, avec le caractère intimidant des clôtures. D'autre part, le quartier est le produit d'installations illégales, initiées, conduites, et maintenues grâce à la pugnacité et à la persévérance d'individus qui ont, au cours des ans, transformé un pis-aller en une situation relativement enviable dans le contexte de Port-of-Spain. Un itinéraire a déjà été couvert, qui est parti de l'action illégale pour créer un fait accompli et aboutir à la défense et à la *régularisation* d'une situation. Outre la crainte du vol, il n'est pas

impossible que le clivage ethnique entre divers groupes constitue un dernier facteur.

La seconde intention se traduit dans la reproduction corrigée, dans les limites des jardins domestiques qui sont de dimensions généralement modestes, de la luxuriance du *jardin naturel* originel. Le quartier tout entier semble avoir été bâti dans un jardin jadis généreux et désordonné au prix de coupes sévères de la végétation, de mise à nu des pentes, et de la dégradation de certaines parties du terrain qui servent aujourd'hui de décharge publique. Les jardins privés révèlent un désir de recréer cette générosité, de manière consciente et organisée, créant ainsi des territoires en quelque sorte pleins, où les dimensions des chemins sont réduites au profit d'une accumulation de plantes en pleine terre ou qui poussent dans un grand nombre de pots placés en rangs serrés selon les critères esthétiques de chaque habitant. Chacun de ces jardins révèle également à sa façon, dans une certaine mesure, le degré de fortune de l'habitant, à travers l'usage de certains matériaux de construction du jardin, du choix des pots, des objets ornementaux. Le lien qui lie tous ces jardins cependant est double, et se formule en termes d'ordre et d'abondance de plantes.

Enfin, ces jardins semblent aller de soi, et constituer un projet d'habitation en soi, une dimension fondamentale du fait de bâtir sa maison, fut-elle une humble cabane. Nous en voulons pour illustration le fait que bien des maisons encore en cours de construction ont déjà des jardins, parfois encore *jeunes*, mais qui ont été plantés et conçus comme un projet au même titre que le fait de s'approprier un coin de terre pour y construire sa maison.

Le jardin apparaît alors comme une constante du paysage culturel produit par les habitants. Et cela est si important qu'il se retrouve aussi sous la forme de nombreux *jardins bâtis*, qui sont autant de jardins de substitution aménagés à chaque fois que la topographie par exemple, ou la rareté de l'espace appropriable, interdisent l'aménagement d'un jardin conventionnel.

Par jardins bâtis ou de substitutions nous désignons les porches, balcons et terrasses, meublés avec soin de tables, guéridons, fauteuils, et décorés de miroirs et de bibelots divers, qui sont parfois enclos (illustration n° 9), parfois largement ouverts



9. Mise en scène dans un jardin de substitution : jardin enclos

sur la rue (illustration n° 10). Ces terrasses sont ponctuées d'un grand nombre de plantes en pots suspendus, posés au sol ou en rangs cérémonieux sur les rebords des murets qui les entourent, se donnent à voir sans ambiguïté à la façon des scènes de théâtre, dans un ordonnancement conventionnel et sans faute. À la différence du jardin enclos, qui est, disions-nous, à la fois soumis au regard et au jugement du passant tout en constituant un prolongement du chez-soi symboliquement protégé par la clôture et par les codes de la discrétion sociale, ces jardins de substitution ne sont protégés que par leur propre ordre, leur propreté, le caractère conventionnel de leur aménagement, qui suit les règles générales du bon goût des couches inférieures de la classe moyenne. Comme une scène de théâtre qui met en relation les seuls objets utiles à une certaine interprétation de la pièce qui se joue choisie par le metteur en scène, ces jardins de substitution mettent en relation les seuls objets choisis par l'habitant et utiles à l'interprétation qu'il veut que le passant fasse de sa manière d'habiter.

Il a été souvent observé que l'apparence, la façade, et le masque remplissent des rôles multiples de dissimulation de l'identité et de révélation de soi, de barrière, et de moyen de communication. Ces jardins de substitution peuvent en effet légitimement être abordés de cette manière, sans exclure d'autres approches connues, qui lient le souci de l'ordre conventionnel et celui de la propreté au désir de provoquer des jugements positifs et de recevoir un diplôme de moralité. Il faut ajouter à cela le besoin de rassurer le passant, qui juge l'habitant, sur le caractère *normal* des choses, à savoir la substance de la vie même de ce dernier. Enfin, il faut surtout souligner la force de l'expression d'une sociabilité positive que ces aménagements révèlent. Tournés vers la rue, ces jardins de substitution suggèrent la possibilité de l'arrêt, de l'invite, de l'échange verbal entre passants et habitants, et offrent à la rue le spectacle d'usages ordinaires et familiers d'espaces privés. Il y a donc dans ces aménagements une dimension de courtoisie qui n'est pas seulement formelle ou abstraite, mais aussi particulièrement liée à la présence humaine de l'habitant, qui donne à ce paysage culturel un de ses caractères propres.

La topographie est ainsi un des facteurs ma-

jeurs de l'émergence de ces jardins de substitution, comme le sont sans doute également le degré de fortune des habitants, l'histoire, plus ou moins ancienne, de leur installation dans le quartier, et leur énergie et leur combativité dans un quartier où il faut avoir le courage de lutter pour s'approprier un territoire et édifier lentement sa maison. Parmi ces jardins de substitution figurent les escaliers d'accès à la maison, qui sont fréquents, souvent sinueux et interrompus par plusieurs paliers, généralement fleuris et bordés de plantes. Leur rôle dans le paysage du quartier est celui de l'anoblissement des mouvements d'approche et de départ de la maison, et donc de la transformation en expérience esthétique et en cérémonie d'un cheminement qui risque d'être pénible.

Il y a ainsi continuité et rupture entre l'image générale du quartier, qui est celle d'un jardin naturel, et les images particulières qui se donnent des jardins conventionnels et des jardins de substitution. Continuité de la luxuriance, dans le paysage naturel et domestique. Rupture dans la conquête du sol à travers le fait même de bâtir maisons, terrasses et

escaliers, et, par conséquent, dans la construction de jardins en dépit des contraintes, ces jardins dits ici de *substitution*.

Dominer la rue, se protéger de la rue

La localisation des maisons, et donc des jardins, le long de la rue, ou en contrebas de celle-ci, au sommet ou en bas d'une pente détermine des usages et des manipulations diverses des jardins qui sont évidemment dérivés des associations socialement admises entre une situation en hauteur et le prestige, et une situation basse et l'humilité, et, par extension, la vulnérabilité.

Ainsi les approches des maisons en situations dominantes (illustration n° 11) supposent l'effort, le fait de grimper des escaliers, et donc l'obligation pour le visiteur, d'aller lentement vers l'hôte, qui jouit ainsi de la possibilité de le voir venir, de se préparer à la visite, et, éventuellement de refuser de le recevoir. De la même façon, la maison située en

10. Porche et jardin de substitution : enclos s'ouvrant sur la rue



11. Approche
d'une maison en
situation
dominante



12. Jardin de
maison en
situation
dominante :
prestige et
cérémonie



hauteur semble être au-dessus du commun des mortels, elle donne l'illusion que l'habitant peut s'abstraire de leurs misères quotidiennes, et, à travers la jouissance de larges vues, permettre l'expérience de la paix. C'est pourquoi elle s'ouvre au paysage par de vastes balcons et se donne une architecture qui doit exprimer le prestige.

Les jardins des maisons dominantes sont leurs marches, leurs pentes, mais aussi, parfois, leur arrière-scène : la relation à la rue est relativement affirmée, quelque peu sûre d'elle, puisque la rue est facilement mise à distance (illustration n° 12).

Les jardins des maisons en contrebas semblent appeler au contraire l'indifférence et l'indiscrétion du regard. Elles obligent l'habitant à plus de soin dans les usages qu'il fait de son domaine, escaliers et jardin. Une atmosphère plus humide, une absence d'ampleur dans les dimensions du territoire, une modestie générale de la demeure, tout semble rendre la protection du privé un peu plus difficile (illustration n° 13). Si cette interprétation est généralement vraie, elle requiert une pondération qui est liée à la motivation même de l'habitant de dépasser les conditions du site en les exploitant à son profit, et donc à exprimer un statut social élevé en dépit de la localisation de la maison.

Paysage de banlieue résidentielle

Au terme de ce bref parcours, il faut se demander où nous a conduit cet essai de lecture interprétative du paysage des rues de Dundonald Hill. Sans doute à constater d'une part l'importance des caractères physiques propres au site dans la production d'un paysage particulier. Il n'y a là apparemment rien de bien original, sauf à souligner que ces caractères sont autant de facteurs avec lesquels il faut nécessairement vivre, et dont il faut tirer profit au maximum en particulier dans un milieu pauvre, qui ne peut recourir aux outils qu'offre la technologie moderne. C'est parce que ces outils ne sont pas disponibles que les contraintes du site sont intimement appropriées par les habitants bâtisseurs.

D'autre part, Dundonald Hill révèle la plupart des manipulations et des usages des jardins que l'on observe dans la plupart des quartiers résidentiels

modestes d'Europe (illustrations n° 14). Les modalités d'appropriation ne sont pas différentes, l'organisation de l'espace non plus, les codes esthétiques eux-mêmes se retrouvent dans les deux cas, comme s'observent les mêmes exercices d'affirmation du privé (illustration n° 15).

Cependant, ce quartier a une histoire, un profil économique et une composition socio-démographique qui ont fortement influencé l'apparition d'un paysage où se lisent aisément, dans un contexte généralement modeste, les différences de bien-être économique, de statut social, d'ancienneté de résidence, et d'appartenance ethnique. Cette situation diffère de celle de bien des quartiers résidentiels récents en Europe et en Amérique du Nord où sévit depuis plusieurs décennies l'impératif de l'homogénéité économique et souvent ethnique.

S'il est un aspect du paysage des jardins de ce quartier qui le distingue de celui des banlieues résidentielles d'ailleurs, c'est l'importance accordée à deux expressions de la sociabilité dans les jardins de substitution. La première, de nature positive, concerne les jardins de substitution.

L'usage quotidien des porches pour s'asseoir, contempler la rue et voir passer les gens, courant autrefois dans bien des quartiers des villes des États-Unis, ne continue à exister que dans certains villages et les quartiers modestes de certaines villes. Le fait de placer une chaise sur le seuil de sa maison, dans la rue même, est également devenu une pratique sporadique en Europe, où elle subsiste dans certains villages et certains quartiers des villes du sud. À Dundonald Hill, les jardins de substitution relèvent à la fois du jardin dont ils ont le caractère esthétique, du salon dont ils ont le caractère formel, et de l'usage social d'installer une simple chaise sur le seuil de sa maison.

Ce faisceau de caractères confère à cette dimension particulière du paysage de Dundonald Hill une qualité originale d'expression de l'hospitalité, qui contraste fortement avec la présence de hautes clôtures de fer forgé qui protègent d'autres porches et d'autres balcons de l'intrusion physique sinon du regard. L'architecture vernaculaire de ce pays chaud est abondamment pourvue de balcons, que l'habitant entoure de clôtures allant du sol au sommet de la maison, qui en devient comme une prison entourée de barreaux de fantaisie, dont les lignes

sinueuses et les motifs recherchés tentent d'annuler le caractère négatif.

Dundonald Hill se donne à voir, en surface, comme une banlieue résidentielle ordinaire, qui laisse deviner ses clivages sociaux et les rigueurs de sa vie dans un quartier spontané d'origine très modeste. Mais c'est le contraste entre ses jardins de substitution et ses balcons grillagés qui le distingue dans la mesure où il fait entrevoir une tension entre la sociabilité positive et la méfiance sociale, l'expression de l'ouverture au passant, au voisin, et son rejet. Cette tension est bien sûr liée à l'existence d'inégalités de fortune et de statut résidentiel



13. Protection du privé et appropriation de l'espace de maisons modestes : jardin en contrebas



14. Traitement des façades et clôtures sur rue : paysages

dans le quartier. Elle est donc, par là même, le signe que des normes et des usages divers émergent en matière de sociabilité publique, et, peut-être, le signe que le temps et les processus de régularisation (et donc de légitimation) aidant, l'expression de la méfiance et de la distance prend le pas sur celle de la sociabilité.

Perla Korosec-Serfaty
 Surintendante
 Division des espaces libres et du réseau vert
 Ville de Montréal
 SHDU planification urbaine



15. Vocabulaire esthétique de banlieue résidentielle

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

- JACKSON, J.B. 1980, *The Necessity For Ruins and Other Topics*, Amherst, University of Massachusetts Press.
 RAPOPORT, A. 1982, *The Meaning of The Built Environment. A Non Verbal Communication Approach*, London, Sage.
 WOLFF, K. (Ed.) 1964, *The Sociology of Georg Simmel*, Glencoe, The Free Press (Chapitres sur la parure et le secret).

REMERCIEMENTS

Cet article représente une facette particulière d'un travail plus général portant sur les attitudes vis-à-vis de l'environnement et sur le développement communautaire dont la première phase s'est déroulée à Trinidad au cours de l'année 1990-91 dans le cadre du programme Villes et Développement. Le contrat ACDI-Université de Montréal-Université McGill rassemblait l'auteur, alors professeur invité à l'Université de Montréal, École d'architecture de paysage, David Brown, professeur à l'École d'urbanisme de l'Université McGill, et Peter Jacobs, professeur à l'École d'architecture de paysage de l'Université de Montréal.

